

CLAIRE VERGIER

# La Braise en héritage

Roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-160359-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

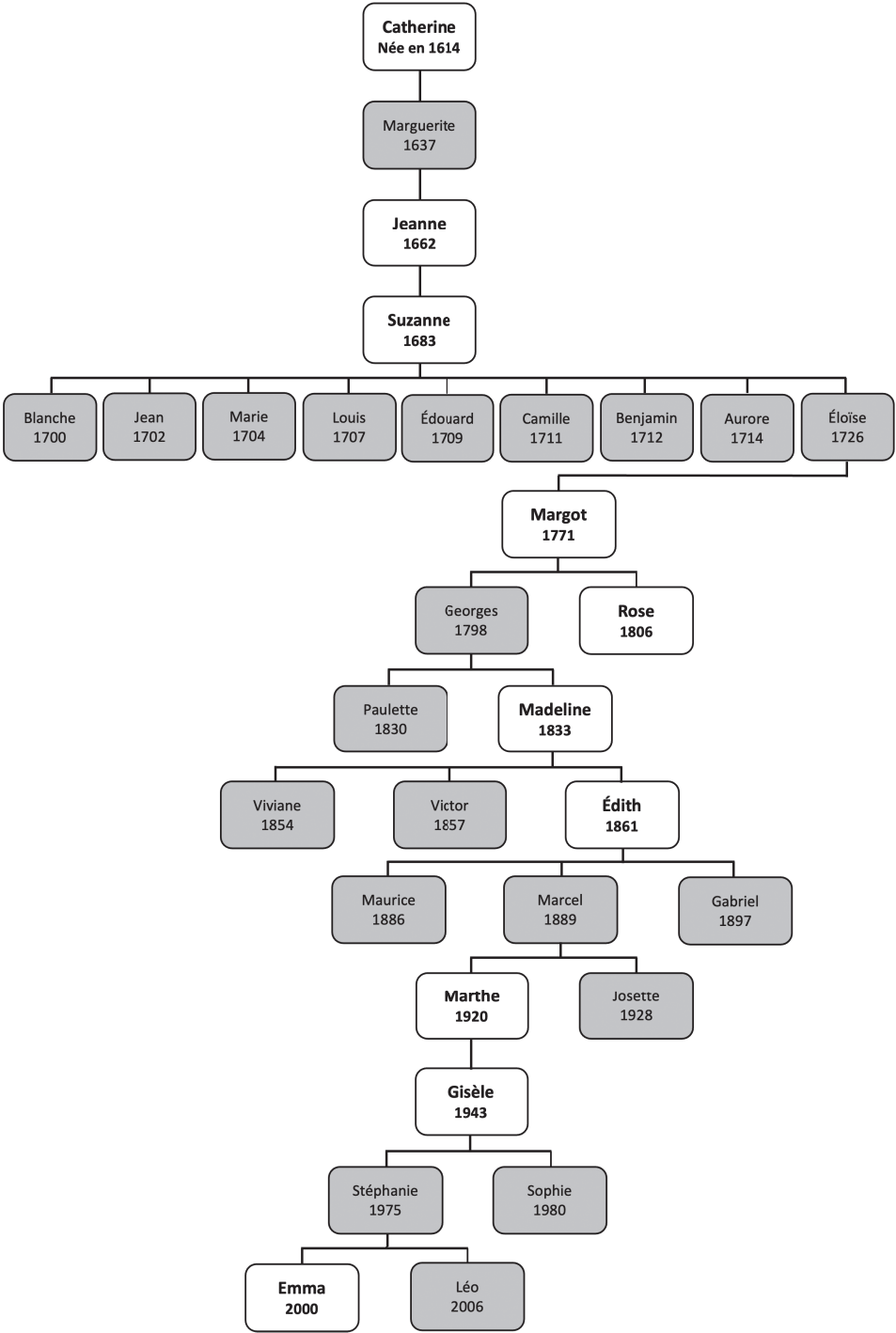
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À ma mère,  
à mes grands-mères,  
et à toutes les autres avant elles.*

Bien qu'on tombe constamment  
sous le feu de leur haine,  
S'ils nous enterrent ils perdront,  
car nous sommes des graines.

Gaël Faye, « Des graines »,  
*Mauve Jacaranda*, 2022.

Si toutes ces héroïnes sont fictives, elles ont été inspirées par de nombreuses femmes ayant réellement existé. Notamment Madeleine Brès, la première femme française à avoir étudié la médecine et dont le parcours professionnel est raconté à travers le personnage de Madeline. Mais aussi la guérisseuse Michée Chauderon, connue pour avoir été l'une des dernières femmes exécutées pour sorcellerie à Genève, ou encore la voyante Marie-Anne Lenormand, qui comptait parmi ses habitués Joséphine de Beauharnais, Napoléon, Robespierre et Marat. Enfin, la talentueuse peintre Rosa Bonheur a, quant à elle, prêté sa réputation et certains de ses accomplissements à Rose.



Il est des cris capables de ricocher de siècle en siècle, de village en village. Mais quand Catherine entra dans la ferme des Gex ce soir-là, elle n'aurait pu penser que bientôt, elle serait à l'origine d'un de ces échos terribles qui traversaient le temps et les montagnes.

Le crépuscule finissait tout juste de rosir les neiges éternelles des sommets de Miage et la nuit s'annonçait fraîche malgré l'arrivée de l'été. Les vachers avaient reconduit leurs bêtes à l'étable, les bergers s'accordaient un peu de repos après avoir veillé sur leur troupeau toute la journée dans les alpages. Partout dans les hameaux, des feux terminaient de crépiter dans les cheminées, sous les marmites suspendues qui contenaient encore les restes de potages lestés de pain dur.

Chez les Gex, Catherine remarqua que le feu flambait un peu plus fort. Léonie l'attendait couchée dans son lit, les traits crispés par la crainte de ce qui allait suivre. La guérisseuse, venue accompagnée de sa petite-fille, attrapa une chaise et s'assit à son chevet.

D'un simple coup d'œil, elle comprit que le travail s'annonçait laborieux. Le ventre prenait la forme d'une

miche de pain mal levée, et les souffrances ne faisaient que débiter.

Elle souffla dans ses mains à la peau froissée par les années, puis, une fois réchauffées, les posa sur l'abdomen arrondi de la jeune femme. Un petit coup de pied porté sur le flanc confirma son intuition. Le bébé se plaçait en travers. Catherine se redressa, renvoya sa tresse blanche derrière son épaule et se tourna vers le mari de Léonie pour lui demander de s'en aller chercher les femmes de sa famille. Son épouse aurait besoin du soutien de celles ayant déjà vécu cette épreuve. Devant la réticence de Gaston à l'idée de quitter Léonie, Catherine se fit plus ferme.

– Te ronge pas les sangs ! Va, je te dis. T'en fais pas qu'il sera pas sorti avant que tu sois de retour. C'est un bébé, pas un renard qu'on enfume dans un terrier. On s'occupe de tout avec ma Jeanne.

Elle adressa un signe à la fillette aux cheveux noirs, et celle-ci s'approcha en la regardant de ses yeux verts dont les coins s'étiraient vers le ciel.

– Ma petite cocotte, va mettre l'eau à bouillir. Tu me porteras ensuite des compresses bien chaudes et tu m'aideras à préparer une infusion de feuilles de framboisier.

Jeanne fila à la vitesse d'un bouquetin et laissa Catherine discuter avec Léonie tout en examinant son intimité. La future mère avait ressenti les premières douleurs peu après l'heure du souper et n'avait pas tardé à envoyer chercher la matrone.

– Ça avance bien comme faut, dis ?

– Va falloir être patiente. Ton petit est pas mis dans l'bon sens, mais t'en tracasse pas, on a l'temps de lui remettre la tête à la bonne place.

Quand le coucou sonna dix fois, Catherine s'affairait

déjà à masser l'abdomen assoupli par des linges humides et tièdes. Ses mains aguerries palpaient avec douceur, avant de pétrir avec plus de conviction pour accompagner le bébé à se positionner devant l'entrée du bassin.

Désormais entourée de sa mère et de sa belle-sœur, Léonie écoutait celles-ci plaisanter en se remémorant ces nuits qui avaient violenté leurs entrailles et bouleversé leur vie.

– Panique pas, ma fille ! C'est Catherine qui t'a délivrée, aussi vrai que je te vois. Elle connaissait déjà bien la besogne, et voilà dix-neuf années qu'elle a eu l'temps de s'entraîner par-dessus, sur tous les mômes du village.

– Mon Guillaume, il pesait neuf livres ! renchérit la belle-sœur. Plus gros qu'un ourson, et elle l'a quand même sorti. Ah ça, j'ai saigné, mais c'était pas l'bout du monde. Quoique ton frère a tourné de l'œil quand il a vu l'petit. C'est ton mari que la Catherine va devoir surveiller !

Quand il passait remettre du bois dans la cheminée, Gaston laissait échapper quelques gloussements nerveux en entendant leurs histoires, avant de repartir patienter dans la pièce d'à côté.

Près de vingt-quatre heures s'écoulèrent ainsi, partagées entre gémissements et somnolence, rires et appréhension. Une fois la nuit suivante tombée, Catherine proposa à Léonie de boire une légère infusion d'ergot de seigle, pour accélérer le travail et lui éviter l'épuisement. Les douleurs s'intensifièrent.

Couverte d'une simple chemisette trempée de sueur, la jeune femme se tordait à quatre pattes sur le sol en poussant des cris gutturaux, à intervalles toujours plus rapprochés. Catherine se retroussa les manches et appela sa petite-fille.

– Ma petite cocotte, apporte-moi...

– ... la racine de guimauve ?

Jeanne lui tendait déjà un onguent beige, un large sourire aux lèvres.

– Bravo ma petite cocotte, je sais pas ce que c'est que je ferais sans toi.

Catherine appliqua une généreuse couche de baume sur le sexe béant de Léonie, pour en assouplir les chairs et faciliter le passage du bébé. Les contractions ne laissaient désormais plus que quelques rares secondes de répit à la jeune femme. L'heure était venue de pousser. Catherine la laissa s'installer dans la position qui lui semblait répondre le mieux aux ordres hurlés par son corps : accroupie devant son lit, le front pressé contre le bord de sa couche et les bras tendus sur la paillasse, les mains agrippées aux couvertures éventrées.

Seize poussées furent nécessaires avant de voir la tête jaillir dans un mince filet de sang. Quatre autres permirent aux épaules de s'extirper à leur tour, suivies par le corps qui glissa hors de sa mère et fut rattrapé par Catherine à l'aide d'un linge propre. En prenant garde de ne pas tirer sur le cordon, elle le plaça sur le lit, aux côtés de Léonie qui put enfin poser les yeux sur son enfant.

Mais le petit visage gris et tuméfié restait aussi inerte que silencieux. Le souffle de Léonie se suspendit dans l'air, avec ceux des quatre femmes qui l'entouraient.

– Catherine... Catherine !

– Attendez un peu pour voir.

Catherine reprit l'enfant et le posa devant elle sur le lit en tâchant de maîtriser l'inquiétude qui la gagnait, comme chaque fois qu'un nouveau-né tardait à s'éveiller. Elle souffla une fois de plus dans ses mains et attrapa les minuscules pieds. Les trois femmes et la fillette

l'observèrent les frotter entre ses paumes tout en fredonnant des paroles inaudibles.

De longues secondes s'écoulèrent sans qu'aucun son hormis le murmure de Catherine et le crépitement du feu ne rompît le silence.

Puis, enfin, un hurlement jaillit de la poitrine du nourrisson. Un hurlement plus féroce que ceux poussés par Léonie ces dernières trente-six heures, et qui s'échappa par la fenêtre jusqu'à réveiller chaque villageois endormi dans les fermes voisines.

Sous les mains de Catherine, la vie avait retrouvé son chemin. Et il faudrait attendre la nouvelle année pour qu'un autre cri, bien plus effroyable, vienne à nouveau déchirer l'air alpin.

\*

Après avoir aidé Léonie à expulser le placenta et guidé l'enfant jusqu'à son sein, Catherine prit congé en promettant de revenir le jour suivant. Elle souhaitait se reposer quelques heures avant de s'attaquer à la cueillette de la Saint-Jean. Camomille, sauge et millepertuis devaient être récoltés sans faute durant le solstice d'été, qui présageait des bienfaits décuplés.

Elle et Jeanne repartirent sous les premiers rayons du soleil, et marchèrent le long de la rivière du Bon Nant, en direction du hameau du Cugnonnet. De sa main droite, Catherine portait son baluchon rempli de baumes et de concoctions, pendant que sa main gauche agrippait celle de Jeanne. Elle souhaitait autant protéger sa petite-fille en la gardant près d'elle que prendre appui sur sa jeunesse pour éviter de dégringoler dans le torrent. Depuis que son vieux cheval de trait avait rendu l'âme deux ans plus tôt

et qu'elle n'avait pas eu les moyens d'en acheter un nouveau, elle avait vu sa hanche s'affaiblir à force d'arpenter la vallée pour rejoindre ses malades. Et malheureusement, la patte de lièvre qu'elle avait attachée autour de sa taille en guise d'amulette n'y changeait rien. Elle ne gambadait plus comme autrefois.

Leur modeste ferme finit par se détacher des hauteurs du Cugnonnet, au pied de la cascade du mont Joly et de ses roches escarpées. C'était ici qu'Alphonse avait un jour construit leur maison, constituée d'une unique pièce à vivre, d'un grenier où faire sécher les herbes, d'un poulailler et d'une étable. Aujourd'hui encore, Catherine pouvait entendre la voix rassurante de son mari lui murmurer à l'oreille :

– Tu seras bien à l'aise ici, ma Cathie. Tranquille, comme t'aimes !

Il avait tout de suite su qu'elle préférerait percher son nid à flanc de montagne, au milieu des sapins, plutôt que de s'installer au cœur des hameaux. De là-haut, elle pouvait cultiver son jardin médicinal à l'abri des regards, et écouter le chant de la cascade lui révéler l'avancée de la fonte des neiges. Sans compter qu'elle avait vue sur toute la vallée. Une lucarne éclairée en pleine nuit lui indiquait que la fièvre avait peut-être gagné un foyer. Elle arrivait alors aux premières lueurs du jour pour proposer sa soupe blanche ou une infusion d'angélique des bois contre quelques deniers, avant même d'avoir été avertie par la maisonnée.

Alphonse était un menuisier consciencieux et, pour bâtir leur ferme, il avait choisi un épicea dense et clair. Ce n'était qu'après sa mort que les lambris des murs et les bardeaux du toit avaient foncé pour se teinter de noir. Un matin de mars, alors qu'à la demande du père Bontemps

il réparait la charpente décrépite de l'église de Saint-Nicolas-de-Véroce, une pluie verglaçante l'avait surpris sur la toiture. Il avait chuté de plus de trente pieds, et le baume de consoude qu'avait appliqué Catherine jour et nuit sur son dos brisé n'avait pu qu'atténuer les douleurs de sa longue agonie.

À la suite de sa disparition, les cheveux noirs de Catherine avaient pris le gris anthracite de la roche, sans que cela n'eût rien enlevé à son charme. Tandis qu'elle élevait seule leur fille Marguerite âgée de douze ans, elle avait dû repousser tant bien que mal les avances de plusieurs hommes de la vallée. Eugène Rossignol avait été le plus assidu d'entre eux.

Ce jeune veuf était l'aîné de la fratrie de vachers la plus prospère du val Montjoie, qui vendait ses fromages jusqu'à Chamouny. Quand il avait vu cette jolie guérisseuse renouer avec le célibat, il s'était fait une mission de la sauver de sa solitude. Dès la Pâque qui avait suivi la mort d'Alphonse, il n'avait cessé d'affiner sa tactique de conquête. La première étape avait consisté à venir s'asseoir aux côtés de Catherine à la messe dominicale de Saint-Nicolas et coller sa cuisse envahissante contre la sienne.

Catherine aimait plus que tout se rendre à l'office, accompagnée de Marguerite. Elle y passait le temps à inspirer à pleins poumons l'odeur de bois et d'encens qui se dégageait de la charpente de l'église. Assise sur le banc, elle levait la tête et observait les poutres d'épicéa nervurées, en essayant de deviner laquelle d'entre elles avait eu la chance de profiter des dernières caresses de son mari. Puis elle fermait les yeux, et les maintenait clos jusqu'à ressentir la chaleur d'Alphonse à ses côtés. Ce rendez-vous hebdomadaire était devenu le plus attendu de sa semaine. Le seul qui parvenait à panser son deuil.

Et puis Eugène Rossignol était arrivé. Désormais, quand elle abaissait les paupières, tout ce qui accaparait ses sens était l'effluve étourdissant de concentré de jasmin avec lequel ce parvenu croyait bon de s'imprégner chaque matin. Une vaine tentative pour camoufler l'odeur âcre de sueur dont empestait son pourpoint.

Pour ne plus avoir à déjouer ses tentatives d'abordage, Catherine s'était évertuée à dénicher des places encastrées entre deux familles, juste assez larges pour les accueillir elle et Marguerite.

Grand mal lui en avait pris. Eugène Rossignol avait élaboré une autre stratégie. Il était venu devant sa ferme, à l'heure à laquelle elle attelait son cheval pour se mettre en route vers l'église, et lui avait proposé de les emmener avec sa carriole.

– Autant sauver l'trajet à votre bestiole. Ça sert à rien d'en fatiguer deux.

– C'est qui faut bien que la mienne se dégourdisse un peu les pattes, pauvre bête.

– Allons bon ! On prendra votre charrette, dans ce cas. Mon cheval fait assez d'exercice.

Prise de court, elle n'avait pas su répondre, et s'était trouvée contrainte de l'escorter jusqu'au village de Saint-Nicolas, en sentant son corps lourd ballotter contre le sien sur le chemin caillouteux. Eugène en avait profité pour l'attraper par la taille.

– Je vous empêche de tomber, ma Catherine.

– Si vous continuez à m'agripper comme un chou qu'on arrache de la terre, c'est vous qu'allez tomber, je vous l'dis !

Eugène avait enlevé ses mains et ils avaient poursuivi la route en silence. La semaine suivante, Catherine réveillait sa fille une heure plus tôt pour l'emmener à Saint-Nicolas

à pied, à travers les sapins qui surplombaient l'arrière de leur ferme. Elles s'installeraient désormais dans le fond de l'église, et s'en iraient avant la fin de la cérémonie, voilà tout.

Mais cela n'avait pas suffi.

Un matin d'automne, alors que Catherine marchait sur le sentier derrière Marguerite, elle avait senti un bras la saisir par les hanches et la plaquer contre un épicéa. Eugène avait guetté sa venue et pressait maintenant son corps contre le sien pour l'immobiliser. Son parfum de jasmin avait été remplacé par celui de la liqueur de génépi.

– La Catherine, pourquoi c'est que tu m'fuis comme ça ? Une femme seule a bien besoin d'un homme pour la protéger...

– Lâche-moi, fumier de putois faisandé !

Catherine lui avait craché au visage, avant de recevoir un coup dans l'estomac qui l'avait plaquée au sol. Une fois à terre, elle n'avait pas réfléchi. Son instinct avait conduit ses doigts à se saisir d'une pierre, puis ses jambes à se relever et ses bras à frapper Eugène de toutes leurs forces sur la tempe. Ivre et sonné, il n'avait pas réussi à les rattraper, elle et Marguerite, dans leur fuite.

Elle n'était plus retournée à la messe du dimanche après cet incident. Par sécurité et pour avoir la paix, elle avait préféré se rendre à la chapelle du Baptieu à une demi-lieue de chez elle, érigée en l'honneur de Marie Madeleine. Et elle y allait de préférence lorsque Eugène était occupé à soigner ses vaches, bien qu'il n'eût plus jamais représenté une menace. Du jour au lendemain, il ne l'avait plus approchée ni saluée, et avait fini par épouser une autre proie de vingt ans sa cadette.

Si Catherine avait dû éconduire quelques prétendants supplémentaires les années qui suivirent, les derniers

avaient fini par fuir d'eux-mêmes quand ses cheveux gris s'étaient glacés de blanc au lendemain de la mort de sa fille. Marguerite et son mari avaient été terrassés par la variole à dix lieues de là, après avoir confié leur bébé de neuf mois à Catherine pour parcourir le duché et vendre les outils agricoles qu'ils confectionnaient.

Après cette nouvelle perte, elle s'était juré que rien ne la séparerait jamais de sa petite-fille.

Et depuis, elle avait tenu parole et protégeait Jeanne jusque dans son sommeil. Même au plus fort de l'été, la guérisseuse s'assoupissait bercée par le souffle chaud de la fillette lovée contre son ventre. Elle l'avait surnommée sa petite cocotte.

– Tu réchauffes encore plus la maison qu'une cocotte qui mijote, toi ! J'ai plus besoin de m'en aller couper l'bois.

Ce fut d'ailleurs sa petite cocotte qui la réveilla cet après-midi-là. Jeanne écarta ses mèches blanches d'un geste tendre et chuchota à son oreille :

– Grand Ma, faut aller cueillir nos plantes de la Saint-Jean. Sinon, on sera en retard au feu de joie ce soir.

Catherine étira son dos endolori et s'assit sur le rebord du lit. Comme chaque jour au réveil, Jeanne l'interrogea :

– Dis, Grand Ma, je te fais ta tresse et tu fais la mienne, t'es d'accord ?

– Je suis d'accord, ma petite cocotte.

La question faisait partie de la tradition, et Catherine la laissa jouer quelques minutes à peigner ses longs cheveux de neige. Par la fenêtre, le tintement des cloches des vaches parvenait jusqu'à elles depuis les pâturages des fermes voisines.

Elles saisirent ensuite deux paires de cisailles et un grand panier en osier, puis se dirigèrent vers le jardin médicinal que Catherine cultivait depuis plus de trente

ans. Entre la danse des abeilles et celle des grillons, les fleurs étalaient leurs pétales colorés sous le soleil d'été. Un parfum de romarin, d'arnica et de camomille embau-mait l'air.

Catherine observa sa petite-fille cueillir les premières feuilles de sauge, en la guidant dans la coupe. Elle lui avait enseigné les plantes dès ses premiers pas. À un an, Jeanne montrait déjà du doigt celles qu'elle n'avait pas le droit de toucher. À deux, elle identifiait celles qu'elle pouvait récolter sans crainte. À trois, elle les désignait par leur nom. Et à quatre, la première et dernière fessée qu'elle avait reçue de sa grand-mère lui avait appris à ne pas cueillir une plante en arrachant ses racines.

Jeanne avait maintenant sept ans, et elle savait que l'ortie soignait les bleus, que la pulmonaire aidait à res-pirer au mieux, et qu'il ne fallait pas regarder le pied de la verveine fraîchement glanée pour ne pas risquer de s'attirer le mauvais œil.

Plusieurs heures de cueillette furent nécessaires afin de récolter suffisamment de sauge pour leurs remèdes. Elles en profitèrent également pour ramasser de quoi confec-tionner leurs chapelets de la Saint-Jean. À chacune de ces célébrations, elles tressaient des tiges d'armoise et de verveine, et les offraient aux villageois. Ces derniers pou-vaient ensuite les jeter au feu de joie et espérer voir leur malchance brûler avec elles. Cette année, Jeanne avait tenu à ajouter trois campanules bleues à ses créations.

En fin d'après-midi, à l'heure où leurs ombres s'étiraient sur le sol, Gaston passa en carriole donner à Catherine cinq livres de carottes et dix de fèves, pour la remercier d'avoir mis au monde son fils le matin même. Il en profita pour lui proposer de les emmener à Saint-Nicolas, où les festivités de la Saint-Jean devaient se dérouler sur la place

du village. Léonie l'avait chargé d'aller flanquer un cha-pelet au feu pour porter chance à leur nourrisson, mais il s'inquiétait d'avoir raté la messe. Catherine le rassura tout en se hissant sur sa charrette.

– Oh, t'en fais pas. Ça fait bien longtemps que je suis pas allée à la messe, à part pour la Pâque et la Noël, et je m'en porte pas plus mal. La route est trop dangereuse, et avec ma hanche qui claque à chaque pas, ça arrange rien.

– Pourquoi donc c'est que tu m'as pas demandé de vous emmener les dimanches, depuis que ton cheval est mort ?

Catherine s'esclaffa en levant les bras au ciel.

– Ah, ça. La dernière fois qu'un homme a voulu m'emmener, ça m'a pas réussi. Et puis j'aime pas les rendez-vous obligatoires. J'aime autant me rendre à la chapelle du Baptieu quand je veux, et prier Marie Madeleine. Entre femmes, on s' comprend mieux.

Quand ils arrivèrent à Saint-Nicolas, le feu était allumé et encerclé de grandes tablées sur lesquelles chaque habitant était venu déposer un plat ou une boisson de sa préparation. Catherine, Jeanne et Gaston n'eurent pas le temps de descendre de leur charrette qu'un garçon de neuf ans se précipitait déjà à leur rencontre pour saluer Catherine d'une voix timide, et tendre la main à Jeanne en l'invitant à se joindre à lui.

Armand Rossignol, le petit-neveu d'Eugène, était devenu le meilleur ami de la fillette. La grand-mère s'inquiétait de voir sa petite-fille en contact avec cette famille, mais elle n'avait pas voulu lui refuser ce camarade de jeu. Elle savait que les interdits ne faisaient qu'accroître les effronteries, et elle préférait les garder à l'œil plutôt que les pousser à se retrouver en cachette. Le jour où elle accepterait qu'un Rossignol s'isolât avec sa Jeanne n'était pas encore arrivé. Heureusement, jusqu'à présent, le petit

Armand semblait avoir hérité du caractère docile de sa mère. Dans leurs jeux de cape et d'épée, il laissait volontiers Jeanne le mener à la baguette. Catherine les vit filer vers le feu de joie, bâtons à la main.

Les habitants du val se levèrent pour venir féliciter le jeune père. Une amie de Léonie, échauffée par le vin, souleva son verre pour porter un toast en l'honneur de Catherine.

– L'bon Dieu a mis sa magie dans tes mains, à ce qu'y paraît ! Léonie a cru son fiston passé chez les anges et voilà que tu lui as donné une force à réveiller tout l'voisinage et faire sursauter l'mont Blanc.

– Ça, c'est bien vrai qu'il a de la voix, ce petit, renchérit un autre. Il m'a tiré du lit avant le coq !

Catherine rit de bon cœur.

– Que voulez-vous. Y en a qui sont longs à causer, mais c'est pas pour autant qu'ils ont rien à dire. Et ça vaut pas que pour les bébés.

Un homme lui fit de la place sur le banc, mais elle préféra aller s'asseoir en bout de table. Dans ces grandes assemblées comme dans la vie de tous les jours, elle aimait se tenir à l'écart. Elle était la seule veuve du val à n'avoir jamais souhaité se remarier, et son indépendance avait toujours fait d'elle une curiosité. Elle avait du mal à trouver sa place, dans ce monde où les familles étaient des villes, et les couples leurs portes d'entrée. Elle n'était pas dupe. Elle savait qu'elle était la première à qui les gens venaient parler, mais également la première sur laquelle ils pouvaient jaser. Aussi préférait-elle garder une distance de sécurité.

Tandis qu'elle s'amusait des histoires racontées par les villageois, un cri de Jeanne les fit sursauter.

– Grand Ma ! Armand s'est fait mal ! J'ai pas fait exprès !

Armand accourait, la bouche tordue de douleur, une de ses paumes tournée vers le ciel et les doigts tétanisés par un mal dévorant. À ses côtés, Jeanne l'escortait tout en continuant à scander d'une voix paniquée n'avoir pas fait exprès. Le garçon avait trébuché sur son pied et sa main s'était posée droit dans le brasier.

Sous les yeux implorants de sa petite-fille, Catherine attrapa le garçon par le poignet. Sa peau cramoisie commençait déjà à gondoler. Des cloques étaient sur le point de naître. Catherine ne devait pas perdre de temps. Elle plaça ses paumes au-dessus de celle d'Armand et murmura à nouveau ses paroles mystérieuses.

Autour d'eux, la moitié des villageois s'était amassée pour voir l'étendue des dégâts et observer Catherine à l'œuvre. Elle continuait à marmonner et relevait ses mains à intervalles réguliers en les secouant à l'air libre, pour en extraire la chaleur qu'elle venait d'absorber. Petit à petit, les larmes d'Armand cessèrent de couler. Son visage se détendit, et le rouge vif s'atténua en un rose tendre.

– Armand ! Qu'est-ce que c'est que t'as encore fait ? Pourquoi c'est que la mère Catherine s'occupe de toi comme d'une fillette ?

Un homme au ventre rebondi et à la peau grêlée par la petite vérole écarta les paysans pour se frayer un chemin jusqu'au garçon. Pierrot Rossignol empoigna son fils et le tira d'un coup sec vers lui pour lui envoyer une torgnole sur le crâne.

– Tu vas dans la charrette et tu m'attends là jusqu'à ce que je dis qu'on part.

Armand murmura un merci à la guérisseuse sans oser la regarder, puis détala vers sa carriole, le dos courbé. Catherine sentit sa colère contre les Rossignol monter.

– Votre petit est brave, monsieur Rossignol. Je sais pas

de qui il tient ça. Allez, viens ma petite cocotte. Il est temps de rentrer, j'en ai assez vu pour ce soir.

Elle n'avait plus qu'une hâte, s'éloigner de toute cette agitation et retrouver le silence de sa ferme pour se reposer. Mais alors qu'elle tentait de se relever, elle vacilla. Toute son énergie semblait l'avoir quittée. Jeanne la soutint par un bras, Gaston par l'autre. Quant à Pierrot Rossignol, il ricana.

– Ben dis donc la mère Catherine, on se permet de lancer des piques alors qu'on tient même plus sur ses pattes ? Va-t'en vite avant qu'un loup t'attrape.

– Ah ça, un loup risque pas de s'y aventurer, renchérit son oncle Eugène qui l'avait rejoint, satisfait. Il y a qu'un charognard pour s'intéresser à cette viande-là.

– Il m'semblait bien que vous aviez plus l'air d'un vautour que d'un rossignol, conclut Catherine, soutenue par les rires des villageois.

Alors qu'elle se hissait sur la charrette de Gaston, une force la tira par le jupon et l'arracha du marchepied pour la jeter à terre. Sa hanche s'enflamma en heurtant le sol, la foule amassée retint un cri. Le corps figé par le choc, Catherine releva ses yeux écarquillés et vit le visage de Pierrot à deux pouces du sien. La peur la gagna quand elle sentit son haleine gorgée de génépi, lui rappelant celle de son oncle quinze ans plus tôt. Il l'agrippa par le col.

– Fais attention à ce que tu dis, si tu veux pas flamber comme tes chapelets d'herbes à sorcière.

Elle préféra garder le silence pour ne pas nourrir l'agressivité de Pierrot, qui finit par la lâcher et rejoindre son oncle.

Allongée sur le sol, Catherine prit appui sur ses mains tremblantes pour se redresser, refusant l'aide que Jeanne et Gaston s'étaient empressés de lui offrir. La vie lui avait

appris à ne pas montrer le moindre signe de faiblesse lorsque des prédateurs se tenaient à proximité.

Elle grimpa dans la charrette en s'efforçant d'ignorer la plainte que lui lançait son bassin. Puis, une fois rejointe par sa petite-fille et leur voisin, elle disparut dans la nuit en direction du Cugnonnet, laissant sans regret les feux de la Saint-Jean se consumer derrière elle.

\*

Les jours passèrent et, semaine après semaine, les saisons défilèrent. Après avoir emmené leurs troupeaux paître dans les alpages, les bergers les ramenaient au bercail. Les femmes passaient l'automne à filer la laine récoltée au printemps, et les myrtilles cédaient leur place aux choux et aux pommes. Petit à petit, les versants se tachèrent d'or, jusqu'à laisser les premières neiges recouvrir les feuilles des aulnes et le son des ruisseaux. Alors, le chant des cloches et celui des oiseaux s'effacèrent. Désormais, l'hiver calfeutrait la vallée et régnait en maître.

Durant la saison des neiges, les villageois voyaient leurs tâches quotidiennes se réduire. Ils pouvaient enfin espérer se reposer, tous autant qu'ils étaient. Tous, à l'exception de Catherine. Le froid réveillait les maux. Les toux reprenaient, les nez coulaient, les ventres se vidaient. Chaque jour, on faisait appel à la guérisseuse du val Montjoie.

La plupart des malades n'étaient qu'affaiblis, mais certains nécessitaient les plus grandes précautions et des mesures drastiques. Catherine était prête à tout pour éviter que le mal ne lui enlevât sa Jeanne. Trois ans plus tôt, appelée auprès d'un malade à Saint-Nicolas afin de soigner ce qui semblait être un cas léger de variole, elle avait percé une de ses pustules en phase de guérison et